

4) Se voir dans le regard de l'autre.

-Jusqu'à présent, nous avons surtout observé comment les Européens se sont représentés les nouveaux peuples que les Grandes Découvertes leur ont révélé : nous avons étudié certaines des images qu'ils se sont faits d'eux, comment ils les ont appréhendés, perçus, fantasmés etc...

-A présent, et pour conclure sur ce point, nous allons voir non plus l'image que les Européens se sont faits de ces nouveaux peuples, mais en quoi la découverte de ces nouveaux peuples a modifié l'image que les Européens se faisaient d'eux-mêmes.

a) Altérité et identité.

-Pour introduire ce point, il faut d'abord rappeler ce que l'on pourrait appeler le principe dialectique de la relation à autrui ; expression compliquée qui signifie que la rencontre avec autrui, quel que soit son degré d'intensité, influence le regard que je porte sur moi-même. En effet, dès que je perçois autrui, que je le veuille ou non, je me compare à lui, ne serait-ce que pour mesurer en quoi je le suis semblable, et en quoi j'en suis différent. Pour cette raison, on peut dire que l'altérité contribue à construire l'identité : en donnant à l'individu la possibilité de se situer vis-à-vis des autres, elle lui permet de déterminer qui il est. Plus précisément, la relation à autrui peut :

-renforcer mon identité, si cet autrui me confirme dans ce que je suis (par exemple, le lecteur frénétique se trouve confirmé dans son identité, et donc rassuré, lorsqu'il rencontre des personnes aimant lire autant que lui). C'est ce renforcement de l'identité que nous recherchons à travers les groupes d'amis partageant les mêmes goûts que nous. Non seulement ces amis nous offrent le plaisir d'échanger sur des centres d'intérêt commun, de permettent de nous sentir compris et appréciés etc..., mais en plus ils nous rassurent dans notre identité, car, d'une certaine façon, ils nous confirment que nous ne faisons pas fausse route en étant ce que nous sommes, puisqu'eux-mêmes suivent la même route.

-menacer mon identité, si autrui remet en cause ce que je suis (le lecteur frénétique se dit qu'il n'est pas normal s'il ne rencontre que des gens qui ne lisent jamais ou considèrent cela comme ridicule). Face à cette menace que l'altérité fait peser sur son identité, l'individu peut adopter plusieurs attitudes : soit il persévère malgré tout dans ce qu'il est, en assumant sa différence ; soit il tente de changer, pour limiter cette différence. Précisons qu'aucune de ces deux attitudes n'est bonne ou mauvaise en soi : s'il est évident qu'il faut savoir affirmer son identité face à autrui, il peut être parfaitement stupide d'être incapable de se remettre en cause.

-Quoi qu'il en soit, une idée principale à retenir sur ce point : la confrontation avec l'altérité permet à l'individu de définir son identité. En me comparant avec autrui, je peux apprendre qui je suis.

b) L'exemple de Colomb : l'incapacité à se remettre en cause.

-Les remarques qui précèdent portent avant tout sur la relation interpersonnelle, c'est-à-dire sur la relation d'individu à individu telle que nous la vivons au quotidien ; mais elles peuvent tout aussi bien s'appliquer aux relations interculturelles, c'est-à-dire aux relations qui s'établissent entre deux cultures. A cet égard, on peut dire que la découverte du Nouveau Monde et, plus largement, la découverte de nouvelles cultures, a conduit les européens de la Renaissance à s'interroger sur eux-mêmes, voire à se remettre en cause.

-Cette remise en cause a toutefois été longue à advenir. Dans un premier temps, comme nous l'avons déjà souvent évoqué, les Européens ont été incapables de percevoir que les nouveaux peuples qu'ils avaient face à eux possédaient leur propre culture : ils ont plaqué sur eux leur modèle culturel, et se sont évertués à les y faire rentrer. Colomb est exemplaire de ce point de vue : il n'a jamais réussi à admettre que les Indiens n'étaient ni les habitants de l'Empire du Grand Khan mentionné par Marco Polo, ni des créatures édeniques. Il n'a en somme jamais réussi à s'ouvrir à leur altérité, à comprendre qu'ils n'étaient pas conformes à ce qu'il croyait qu'ils devaient être. Comme nous l'avons déjà dit, le regard que Colomb porte sur les Indiens est ainsi une négation de leur altérité : convaincu de savoir qui ils étaient avant même de les avoir rencontrés, il n'a jamais fait l'effort de les connaître, et encore moins de les comprendre. Une telle attitude, qui tue dans l'œuf la relation avec autrui, n'a bien sûr pas permis aux Européens contemporains de se remettre en cause sur quoi que ce soit.

c) La naissance du relativisme culturel : Léry et Montaigne.

-Cette remise en cause n'a donc pu advenir qu'à partir du moment où les Européens ont su reconnaître que ces nouvelles cultures étaient précisément des nouvelles cultures, radicalement et intégralement différentes des leurs ; à partir du moment, en somme, où ils ont réussi à s'ouvrir à l'altérité de ces nouveaux peuples. L'auteur qui incarne universellement la prise en compte de cette altérité est bien évidemment Montaigne, notamment à travers l'essai « Des Cannibales ». Comme le cours sur le mythe du bon sauvage l'a sommairement rappelé, ce texte est un des tous premiers à mettre en perspective la culture européenne, en la comparant aux cultures des terres nouvellement découvertes ; un des tous premiers à penser et dénoncer l'ethnocentrisme, c'est-à-dire la tendance à considérer la culture dont on est issu comme la référence absolue à laquelle tout doit se rapporter. Or, et c'est ici ce que nous

importe, cette reconnaissance de l'altérité permet à Montaigne de repenser l'identité européenne : en comparant sa culture à celle d'autrui, il peut mieux la considérer, l'évaluer et la juger. L'essai « Des Coches », qui poursuit la réflexion initiée dans « Des Cannibales », est éloquent sur ce point : le récit de la rencontre (dramatique) entre les Conquistadors et les Incas permet à Montaigne de présenter avec une lucidité pleine d'amertume toutes les bassesses dont la culture européenne a su se montrer capable (« Se voir dans le regard de l'autre : texte 1 »).

-Mais si Montaigne, par la profondeur de sa pensée comme par son talent d'écrivain, a su donner un écho universel à cette remise en cause culturelle, il n'a pas été le premier à le pratiquer : il a été précédé dans cette voie par un auteur qui l'a largement inspiré sur tous ces points, et que nous connaissons bien : Jean de Léry. En effet, bien qu'il soit arrivé au Brésil bardé de toutes les certitudes d'un protestant militant, Léry a été un des premiers et des rares voyageurs européens du XVI^{ème} siècle à avoir su reconnaître à sa juste valeur la culture des peuples qu'il a rencontrés. Cette reconnaissance lui a ainsi permis, à la fois de l'évaluer avec lucidité¹, et de porter un regard renouvelé sur sa propre culture. Pour illustrer ce point, quelques exemples en diront plus que de longs discours :

-ch.VIII, pp.234-236 A lire. (« Toutefois, avant que clore... » jusqu'à la fin). Cet extrait est le prolongement d'un passage que nous avons déjà étudié, dans lequel Léry évoque la nudité des femmes Tupis. Il est particulièrement intéressant parce qu'il illustre à merveille comment l'attention portée à autrui permet, non seulement de dépasser ses préjugés, mais aussi de porter, par comparaison, un regard renouvelé sur la culture dont on est issu. A ce titre, il est tout à fait révélateur de la façon dont le détour par autrui permet de mieux se comprendre soi-même.

-L'extrait débute par la mention d'une idée reçue concernant la nudité des Indiennes : cette nudité inciterait à « lubricité et paillardise » et serait par conséquent un danger pour la vertu. Mais Léry, aussitôt après l'avoir mentionnée, réfute cette idée reçue : la vue de ces femmes nues ne suscite pas outre mesure le désir, et lui-même n'y a pas été sensible. Il précise qu'il y a certes de la « déshonnêteté » à se promener ainsi sans cacher ce qui doit l'être, mais selon lui on ne saurait en tout cas déduire de cette nudité que les mœurs des Indiens sont relâchées et qu'elle les porte à des excès de luxure. De ce point de vue, Léry combat donc explicitement le préjugé associant spontanément « nudité, impudeur et luxure », tel que nous l'avons vu en étudiant notamment un extrait d'une lettre de Vespucci. Léry ne s'engage pas dans une explication approfondie des raisons pour lesquelles cette nudité provoque si peu d'effet alors même que les femmes Tupis n'ont rien à envier aux autres pour ce qui est de la beauté, mais l'expression « nudité ainsi grossière » permet de la deviner : si la vue de ces femmes nues provoque si peu d'effet, c'est parce que la nudité chez les Tupis n'est ni pensée ni vécue sur le mode de l'érotisme, et par conséquent est dépouillée de toute intention de séduction. Elles vont nues avec une telle simplicité, une telle naïveté, que ce qui s'offre au regard ce n'est pas un corps érotisé, mais un corps naturel, qui, ne cherchant pas à provoquer, ne suscite pas particulièrement le désir.

-Après avoir réfuté ce préjugé, Léry poursuit sa réflexion par une comparaison entre les femmes tupis et les femmes européennes : celles-ci, bien qu'elles soient habillées, sont finalement plus provocantes, et par conséquent plus dangereuses pour les bonnes mœurs que ne le sont les Indiennes dans leur nudité. En effet, les « attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés (...) et autres infinies bagatelles » qui constituent les accessoires habituels de la mode européenne sont pensés et utilisés pour séduire, et ainsi ils suscitent des désirs bien plus violents que la vue d'un corps nu exposé sans arrière-pensées. Ceci conduit Léry à conclure, en bon protestant, que chacun devrait s'habiller « modestement », en se préoccupant uniquement de « l'honnêteté et de la nécessité ».

-Quoi qu'il en soit de cette conclusion, on peut retenir que ce texte illustre parfaitement la façon dont l'ouverture à l'altérité peut permettre de mieux penser sa propre identité. Dans le cas présent, Léry, après avoir vaincu ses préjugés d'Occidental, parvient à porter un regard lucide sur la nudité des Indiennes ; puis, l'ayant comprise pour ce qu'elle est, peut la comparer intelligemment avec les mœurs européennes, et porter sur celles-ci un regard renouvelé qui lui permet de mieux les comprendre. On voit donc bien comment le détour par autrui permet de mieux se connaître soi : la nudité simple et naturelle des Indiennes permet de comprendre (et de juger) l'hypocrite pudeur des Européennes qui, certes, cachent leur « parties honteuses », mais le font avec des intentions qui les rendent finalement bien plus provocantes. Pour aller plus loin que Léry lui-même, on peut dire que cette comparaison entre Indiennes et Européennes invite à une réflexion philosophique sur le fonctionnement du désir dans sa généralité : ce qui suscite le désir, ce n'est pas ce qui s'offre naïvement à la vue, mais au contraire ce qui est caché. Par conséquent, le désir n'est pas qu'un phénomène naturel : il est conditionné par des codes culturels. L'Histoire comme la diversité culturelle contemporaine peuvent d'ailleurs confirmer cette idée suggérée par Léry : qui aujourd'hui sera ému par la vue d'une cheville ou d'un bras nu ? Et pourtant, pendant fort longtemps, ces deux parties du corps étaient érotisées, précisément parce qu'elles étaient cachées. On pourrait en dire autant des cheveux, dont la valeur érotique est très variable d'une culture à l'autre, et qui, selon les cas, s'exposent librement à la vue, ou au contraire sont censés devoir être cachés.

¹ Il est à cet égard révélateur par exemple que Léry n'est pas tombé dans le mythe du bon sauvage : il n'a ni calomnié, ni ennoblé les Tupis ; il a tenté de les présenter objectivement, ce qui, pour l'époque, était littéralement extraordinaire.

-ces quelques remarques permettent en tout cas de voir que l'attention portée à une autre culture permet de considérer différemment celle dont on est issu, et ultimement d'aboutir à une forme de relativisme culturel. Dans le cas présent, Léry nous fait comprendre que l'impudeur et l'incitation à la luxure ne sont pas forcément là où on croit qu'elles sont. De nombreux autres extraits du *Voyage fait en la Terre du Brésil* suivent un chemin semblable à celui que nous venons de parcourir ici. On peut simplement mentionner à titre d'exemple :

-chapitre XVII pp. 434-435, où Léry s'appuie sur la façon dont les Tupis s'occupent des nourrissons pour critiquer la pratique de l'embaumement alors en vigueur en Europe.

-chapitre XV pp.374-377, où Léry, après avoir décrit les cérémonies anthropophages des Tupis, estime que les Européens ne sont pas moins barbares qu'eux, non seulement parce que certains d'entre eux se sont livrés à de semblables excès durant les guerres de religion², mais aussi parce que la pratique de l'usure³ est une forme d'anthropophagie métaphorique, qui n'est pas moins cruelle que l'anthropophagie réelle :

Si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moëlle, et par conséquent mangeant tous en vie⁴, tant de veuves, d'orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux de leur couper la gorge tout d'un coup que de les faire ainsi languir), on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle.

d) Faire parler l'étranger : prosopopée et voyage inversé.

-Dans les textes que nous venons d'évoquer, qu'il s'agisse de ceux de Montaigne ou de Léry, la remise en cause du modèle européen est effectuée à travers une énonciation simple : l'auteur parle en son nom propre, étudie la culture étrangère dont il s'occupe, la compare à la sienne, et en tire des leçons qu'il formule explicitement. D'autres textes toutefois réalisent la même opération en adoptant un dispositif énonciatif plus complexe, qui a abouti à une forme littéraire particulière, celle du voyage inversé.

-L'origine de cette forme littéraire se trouve dans le principe de la prosopopée, dont nous avons vu un exemple avec le discours du vieux tahitien extrait du *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot. Dans ce cas, l'auteur du texte cède la parole à un orateur (fictif ou non) directement issu de la culture étrangère utilisée comme point de comparaison, et c'est cet orateur qui livre directement son point de vue sur la culture européenne. Le chapitre XIII (pp.310-313) du *Voyage* de Léry en offre un exemple explicite : au lieu de condamner lui-même le proto-capitalisme des Européens, Léry laisse à un vieux Tupi le soin de le faire lui-même en rapportant directement ses propos :

Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud), à cette heure connais-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses, ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il), des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela.

Les intérêts de cette forme énonciative sont multiples :

-elle rend l'argumentation plus séduisante, car elle l'orne alors du charme exotique que peut offrir la parole d'un « vrai » sauvage.

-elle rend l'argumentation plus directe, car celle-ci est alors livrée dans sa brutalité, sans avoir été digérée ni reformulée par l'auteur européen.

-elle interpelle plus efficacement le lecteur, puisqu'il se trouve alors directement pris à parti par l'orateur.

-elle force le lecteur à réfléchir par lui-même, et à s'interroger sur son propre modèle culturel.

Ces divers atouts expliquent que ce dispositif énonciatif ait connu un grand succès au XVIII^{ème} siècle, et qu'il ait adopté par de nombreux philosophes des Lumières. C'est ainsi à cette époque que sont apparus ce que l'on peut appeler des « voyages inversés », c'est-à-dire des récits de voyage fictifs, dans lesquels ce n'est plus un Européen qui découvre une culture étrangère, mais un étranger qui découvre l'Europe, et peut ainsi porter sur celle-ci un regard critique nourri par sa propre culture⁵. On peut citer à titre d'exemple *l'Ingénu* de Voltaire (1767), qui raconte les aventures et mésaventures d'un Huron débarqué du Canada en France, ou *Micromégas* (1752), à nouveau de Voltaire, qui rapporte le voyage effectué par deux géants sur Terre.

Mais ce sont surtout les *Lettres Persanes* de Montesquieu (1712), qui illustrent exemplairement ce type d'ouvrage. Montesquieu y présente comme authentiques (bien qu'elles soient toutes issues de sa plume) des lettres

² Sur ce point, Léry annonce très clairement la réflexion de Montaigne dans « Des Cannibales ».

³ Pratique consistant à prêter de l'argent à des taux exorbitants.

⁴ Tous en vie : vivant.

⁵ Il faut préciser que ces voyages inversés s'inscrivent plus largement dans la vogue des récits de voyage fictifs fonctionnant comme des apologues qui fleurissent dès la fin du XVII^{ème} siècle, et qui tous permettent une critique des mœurs européennes. On peut citer : *L'Histoire comique des Etats et Empires de la Lune* (1657) de Cyrano de Bergerac, qui raconte un voyage dans la lune, ou bien les *Voyages de Gulliver* (1726) de Swift qui raconte un voyage dans divers pays imaginaires.

qu'auraient écrits deux persans, Usbek et Rica, venus en voyage en Europe, et en France tout particulièrement. Dans ce cas, le détour par le regard d'autrui est évident : Montesquieu entreprend de regarder sa propre culture à travers les yeux d'un étranger. Il peut ainsi porter sur elle un jugement aussi neuf que caustique, qui lui permet d'en dénoncer les bizarreries, les absurdités, les injustices etc... A titre d'exemple, je vous joint deux extraits des *Lettres Persanes*, que je vous invite à étudier en répondant pour chacune à la question suivante :

En quoi le détour par le regard d'autrui permet-il de livrer une critique de la société française ?

e) Conclusion(s) :

Pour conclure sur ce point, retenons :

-la prise en compte de l'altérité participe à la construction de l'identité : c'est en me comparant à autrui que je peux déterminer qui je suis, et, éventuellement, me remettre en cause pour m'améliorer.

-en confrontant la culture européenne à de nouvelles cultures, les Grandes Découvertes ont peu à peu conduit ses représentants à accéder au relativisme culturel et à porter sur leurs propres sociétés un regard renouvelé, souvent critique.

-Léry, et à sa suite Montaigne, sont parmi les tout premiers à avoir su s'ouvrir à l'altérité des Indiens, à avoir observé leur société et leurs mœurs avec objectivité, et à avoir su s'en servir comme point de comparaison pour évaluer leur propre culture.

-le principe du détour par le regard d'autrui pour juger sa propre culture a abouti, via le principe de la prosopopée, aux « voyages inversés », textes écrits par des européens, mais dans lesquels des étrangers décrivent de façon critique la société européenne.

Nous voici donc arrivés au terme de ce très très très long III consacré aux mythes de la rencontre. Pour le résumer, nous avons vu successivement :

-que l'image des indigènes renvoyée par les différents récits de voyage était déformée par les intentions d'écriture de leur auteur, et que ces objectifs étaient tout sauf ethnologiques.

-que les Européens ont projeté sur les indigènes leurs propres représentations mentales, issues de leur culture à la fois chrétienne et gréco-romaine.

-que ces projections ont abouti à la création de mythes, derrière lesquels la vérité et l'identité de ces peuples inconnus ont été dérobées (mythes des Amazones, du bon sauvage, de « la misérable créature » selon Robison, de la luxure des Indiennes etc...)

-que les textes et chroniques rédigés par les voyageurs ont été largement influencés par certaines formes littéraires européennes, par exemple par l'épopée (dont la présence se remarque nettement dans un texte comme *l'Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* de Diaz del Castillo).

-que les Grandes Découvertes ont fait naître en Europe, sous la plume d'écrivains n'ayant jamais quitté le continent, des textes de pure fiction ; ces textes peuvent notamment être interprétés comme des reflets de l'imaginaire collectif contemporain, exprimant le bouleversement provoqué par ces Grandes Découvertes (Robinson Crusoé).

-qu'un des mythes créés par les Européens a connu un succès tout particulier : le mythe du bon sauvage.

-que la prise en compte du point de vue des Indiens et, plus largement des étrangers, a peu à peu conduit les Européens à remettre en cause leur propre modèle culturel.